

« **L'Ecole des Femmes** » vue par Stéphane BRAUNSCHWEIG (spectacle à la Coursive de La Rochelle en janvier 2019) : Arnolphe au pays d'Alice

Petit événement à ne pas manquer à la Coursive de La Rochelle... « L'Ecole des femmes », comédie que Molière écrit au sommet de sa gloire, au moment où il vivait avec une femme beaucoup plus jeune que lui. Dans sa mise en scène astucieuse et moderne, **Stéphane Braunschweig insiste particulièrement bien sur ce décalage** entre deux êtres qui ne sont pas de la même génération et que la volonté d'un SEUL homme réunit sous le même toit. D'une part, la jeune Agnès qui sort du couvent et qui ouvre des yeux éblouis sur la rue du haut de son balcon, d'autre part, Arnolphe, vieux barbon qui essaie d'entretenir sa ligne en salle de fitness à la première scène...

Au début de la pièce, cet Arnolphe qui a, par vanité demandé qu'on l'appelle M. de la Souche, développe son point de vue à propos du mariage qu'il envisage avec sa protégée : certes, les femmes sont belles, précieuses et fourbes et leurs **maris sont hélas pour la plupart cocus**. Mais il est convaincu, en ce qui le concerne, de pouvoir éviter le piège : sur son home-trainer, il explique à Chrysale qu'il a recueilli la jeune Agnès pour la cultiver et la préparer en l'éloignant du vice. On lui a enseigné la religion, et il lui expose maintenant les principes de la vie conjugale... « *Les femmes ne sont nées que pour la dépendance, du côté de la barbe est la toute puissance...* »

Et pour bien enfoncer le tuteur à la jeune plante, il fait lire à sa promise « les Maximes du mariage », véritable **bréviaire du phallocrate** qui sert d'engrais à ses convictions... C'est un des bons moments de la mise en scène où la prétendue sotte répète derrière l'épaule de son tuteur et rit à gorge déployée de ce tissu d'absurdités qu'on veut lui faire reprendre, comme autant de chemises ou de coiffes. Car la petite ingénue que le spectateur a vu apparaître dans une sorte de loft en fond de scène est déjà en train d'effectuer sa métamorphose. Sur un lit façon Fragonard, vaste lit paresseux installé sur une grande nappe rouge, la Lolita prépare ses appâts. Allongée sur le ventre, en chemise de nuit et en culotte, puis en short jean très courts avec sa paire de Lévis, elle balance ses jambes. La vidéo projetée en fond de scène la montre en gros plan, occupée à découper patiemment, en petits carrés, sa photo d'enfant à boucles blondes.

Silhouette effrayante des gros ciseaux qui coupent le papier et donnent des ailes à cette Alice au pays des merveilles d'amour. La petite sotte qui demandait si on faisait des enfants par l'oreille ne sort plus du couvent mais de chez Lewis Carroll. Elle est devenue une redoutable machine de guerre et elle anéantit tous les projets du tyran domestique « Coupez-lui la tête, coupez-lui la tête ! ».

Alors le vieux roi organise la contre-attaque. Son programme est rigide, militaire, impartial. Devant la porte de la belle, il **monte féroce**ment la garde afin de contenir sa victime... Mais c'est compter sans les astuces de l'amour et sans la capacité d'Agnès à **s'amuser de toutes les subtilités du jeu amoureux**. Stéphane BRAUNSCHWEIG fait très bien sentir la duplicité de son personnage de femme qui sait à la fois séduire et faire tourner les têtes. Car, dès le début, sitôt qu'elle met le nez dehors, (avant l'acte 1) la fleur domestique sent pointer le bourgeon. Et le premier « blondin » qui passe, le galant Horace, envoie le troublant pollen...

La bataille entre **le miel de l'Amour et la moutarde de la rage** entre dans la cuisine où « le petit chat est mort » depuis longtemps. Mis en pièce, tout autant que l'enfance et « le ruban que vous m'avez donné ». Car Horace veut tout pour lui, et Agnès trépigne. La scène devient très vite le lieu d'un **affrontement** où jalousie, tourments, et pensées criminelles mettent, peut-être pour la première fois de sa vie, **Arnolphe aux prises avec la passion... Sans hésiter, la jeune femme héroïque a balancé son porc**. Il essaie en vain de l'agresser sexuellement, baisse la braguette. Mais la petite Me Too ne cède rien. Il tombe à genoux, se retrouve en slip, empêtré dans son pantalon, marionnette aux mains d'une manipulatrice qui lui fait chanter les alexandrins à la façon d'un vieux crooner. « *Sans cesse nuit et jour, je te caresserai / Je te bouchonnerai, baiseraï, mangerai / Tout comme tu voudras, tu pourras me conduire... Veux-tu que je m'arrache un côté de cheveux ? / Veux-tu que je me tue ?...* » Arnolphe à l'acte cinq, c'est Johnny qui chante à genoux, bras en croix « *Que je t'aime* » ou « *le Requiem pour un fou* »... « *Je n'étais qu'un fou, un fou d'amour, un pauvre fou qui meurt, qui meurt d'amour !* » Et Agnès le regarde et le laisse s'humilier, peu importe... Pour elle la vie va commencer !